

SOPHIE DAULL

Le Livre de Poche

La Suture

ROMAN



Le Livre de Poche remercie les éditions **PHILIPPE REY**
pour la parution de cet extrait

À Camille

*Ce que sont les meilleures mères,
une seule phrase peut le dire : elles se
donnent et elles s'en vont.*

Christian BOBIN
*La plus que vive*¹

1. Gallimard, 1996.

Ma mère avait 26 ans quand je suis née, 45 quand elle est morte, moi 19.

Elle n'a donc jamais connu ma fille, qui est née quand elle en aurait eu 58, j'en avais 32.

Ma fille est morte à 16 ans, quand j'en avais 48, ma mère en aurait eu 74.

Si l'on considère que ces deux disparitions furent, selon la formule consacrée, brutales, quelle est la probabilité que ces deux mortes bavardent au ciel ?

Voltigeante arithmétique.

On dirait un énoncé de problème de maths, avec des trains qui déraillent et des robinets qui fuient. Sauf que là, ce sont des vies qui fuient et des destins qui déraillent.

De cette mathématique du fracas et de la perte, je vais poser une équation à deux inconnues : le passé de ma mère, le futur de ma fille. Brouillons éternels. Clairement, ces deux inconnues le resteront pour toujours.

Je vais reprendre le fil générationnel que la mort a trouvé marrant de couper entre ses dents, telle une couturière capricieuse et impatiente, et je vais

raccommoder les trous, faufiler des pièces aux coudes et genoux de ce grand squelette prématurément décharné. Je vais les coudre ensemble.

De Camille, ses yeux bleus, son amour immodéré du Nutella, son envolée tragique un soir de réveillon, j'ai déjà parlé. C'est un livre maintenant. Un *être de papier*.

De Nicole, on peut dire qu'on ne sait rien. Les 26 années qui précèdent son mariage, immédiatement suivi de ma naissance, sont plongées dans un grand mystère.

Elle s'est toujours tue sur sa jeunesse avec une obstination farouche. Elle égrainait un discours qui tenait lieu de vérité : une sorte d'argumentaire formaté, tel que les moulinent les bonimenteurs de foire ou les représentants de commerce. Nous nous sommes vite lassés de l'interroger plus avant : le ton de sa voix balayant nos questions avait une autorité tranchante – la seule que je lui aie jamais connue.

Pour que ce silence ne soit pas non plus le signe d'une grossière impolitesse, ou la marque criante d'un passé comme par exemple le cachent les repris de justice, elle distillait quelques infos au compte-gouttes, son grossier canevas qui nous laissait sur

notre faim, et n'avait pour effet que d'épaissir le mystère. Nous nous en contentions cependant, car elle était pleinement avec nous, sans ombrage, sans échappées douteuses, aimante, vivante.

Pour nous autres, c'est comme si sa vie avait commencé ce jour de printemps 1964 où elle a rencontré mon père. Comme si tout ce qui avait eu lieu avant n'avait jamais existé.

La femme qui aurait pu être la grand-mère de Camille était petite, très menue, avec des yeux noisette et brillants, qui n'a jamais su faire du vélo. Je l'ai toujours connue les cheveux coupés court, un peu comme Annie Girardot, ou Jean Seberg, mais en brune. Elle avait une façon de pencher la tête de côté qui lui donnait cet air irrésistible des ingénues de faubourg.

On disait d'elle qu'elle avait « du chien », expression mystérieuse, sans doute à cause de l'art qu'elle avait d'enfiler n'importe quelle guenille trouvée au pied du lit, et de la porter comme un Courrèges ou un Chanel, sur son petit corps vif et pressé.

On disait aussi d'elle qu'elle avait les nerfs fragiles, sans doute pour les mêmes raisons.

Je lui ai connu deux parfums : « Femme » de Rochas, et « Opium » d'YSL, tous deux bien trop lourds pour elle. Elle passait l'aspirateur avec une clope au bec, pendant qu'une autre finissait de se consumer dans le cendrier de la cuisine, ou dans le cendrier de la salle de bains, ou dans le cendrier du salon. Elle fumait clope sur clope – des Gitanes sans filtre, jamais dans la rue, question de principe.

J'ai mis longtemps à comprendre que le sparadrap qui entourait son majeur droit dissimulait non pas une plaie, mais le noir de la nicotine incrustée sous la pulpe du doigt. J'ai aussi mis longtemps à comprendre que, si elle refusait de m'aider à réviser mes leçons, ce n'était pas pour m'encourager à l'autonomie ou à développer mes propres méthodes de travail, mais parce que les noms de Stendhal ou de Flaubert, de Talleyrand ou de Danton lui étaient parfaitement inconnus. Le mot «bled» l'a longtemps plongée dans des abîmes de perplexité, parce qu'il évoquait pour elle le village arabe plutôt que notre manuel de grammaire, celui d'Odette et Édouard. Elle collectionnait sans passion des objets inutiles : des œufs en albâtre, des boîtes à pilules. Elle n'aimait pas le sucre, en dehors d'une unique pâtisserie qu'on appelle pithiviers : un dérivé de la galette des rois à la frangipane, présenté en rectangles dorés, et dont elle raffolait, au point d'en ingurgiter plusieurs en une seule fois, malgré son appétit d'oiseau. Elle détestait faire à manger. De toute façon, la fadeur et le manque d'imagination de sa cuisine nous ont vite poussés à prendre le relais. Elle exigeait, prête à tourner de l'œil, qu'on éloigne d'elle les bouquets de mimosa. Elle disait que ça lui était pénible parce que ça lui rappelait la chambre d'hôpital où était morte sa mère. Mais quand on lui demandait «C'était où ? Elle est morte de quoi ?», elle trouvait une dérobade très calculée et ne donnait pas suite. Elle éprouvait un authentique dégoût pour la maladie, les plaies, le sang, l'avarie sous toutes ses formes. Elle parlait

très bas, il fallait souvent lui faire répéter, et je ne me souviens pas de son rire.

Cette femme avait donc des secrets dont j'aurais évidemment imploré la confiance si j'avais su qu'elle ne serait jamais une vieille dame, une placide aïeule qu'on peut questionner sur le tard, quand il y a prescription. Ils sont désormais enterrés, ou plutôt brûlés, disparus à jamais ; puisque les cendres dans l'urne ont mélangé sans distinction les os et les secrets.

Pour reconstruire la trame de la jeunesse de ma mère, je dispose toutefois de quelques indices, fragments de réel objectifs, qui tiennent dans une boîte à chaussures, où mon père a dû rassembler les rares effets très personnels de son épouse au lendemain de sa mort. On y trouve :

Une série de photos en noir et blanc, petit format à bord dentelé, non datées, non légendées, prises sans doute le même jour et en grand nombre. On y voit inlassablement les mêmes protagonistes : une femme d'un certain âge, dans un vêtement sans grâce qui hésite entre la robe et le tablier, et une enfant d'environ un an, dont on peut supposer qu'elle est ma mère. Tantôt l'enfant, très réveillée, est dans une poussette, qu'on appelait alors voiture d'enfant ou landau ; tantôt elle fait ses premiers pas : on voit la poussette abandonnée sur les bords du cadre, et la femme penchée au-dessus du corps bancal de la fillette, le dos ployé, les mains saisissant par derrière les petits doigts crispés pour assurer la marche. Le

décor est une route en côte, un faubourg rythmé de platanes et de pavillons, qui aujourd'hui ne porte plus de nom, juste le numéro d'une départementale, de celles qui transforment vite en campagne monotone la sortie des petites villes.

La boîte à chaussures renferme également :

Deux photos de classe non datées, où on reconnaît ma mère, la fameuse petite brune à la fois piquante et effacée, vers 12, 13 ans. Au premier rang les élèves assis en tailleur tiennent une ardoise sur laquelle on peut lire, tracé à la craie en cursives appliquées : «École Sainte-Thérèse – Le Blanc – Ville Haute».

Plusieurs autres photos sans mention de date ni de lieu. Certaines où ma mère figure, adolescente, en pied devant d'énigmatiques arrière-plans ; d'autres où l'on ne voit qu'un bâtiment, ou un véhicule, ou un pont, sans personnages.

Des vignettes comme on en garde dans les mis-sels, avec des dessins en relief sur le carton gaufré, qui représentent des vierges en aube, un cierge à la main, ou des arbres sur lesquels se perchent des rouges-gorges et des mésanges qui délivrent la Parole de Dieu. Des enfants d'environ 13 ans, qui font encore des pâtés avec leur plume, ont écrit : *En souvenir de ma communion solennelle, Le Blanc, 1954. C'est signé Monique, Clara ou Denise. Deux vignettes portent une mention moins impersonnelle : ses amies lui souhaitent beaucoup de courage dans l'épreuve que tu traverses.*

Sept cartes postales qu'elle a reçues. Une adresse à Coulommiers. Une adresse au Blanc. Une à Contrexéville. Quatre adresses à Belfort. Souvent le tampon de la poste est illisible ou effacé. Ce ne sont jamais les mêmes expéditeurs.

Des bulletins de paie.

Une lettre manuscrite dont l'encre s'efface, que la sœur de ma mère, Paulette, son aînée, adresse à un certain Fernand, où elle se plaint de la conduite délurée de sa cadette.

Je détiens également l'enregistrement, sur une cassette de dictaphone, d'un entretien que ma sœur a réalisé avec ladite Paulette, il y a dix ans.

À cette époque Delphine avait entrepris une démarche similaire à la mienne : remonter la piste, percer les secrets. Ce qui l'a conduite à interroger la sœur aînée et survivante.

Pas con.

Paulette crache quelques morceaux à peine audibles qui grésillent dans le dictaphone. On croit deviner vers la fin une révélation notoire, mais la qualité sonore est tellement mauvaise que ce qui aurait pu être un filon se révèle majoritairement inexploitable. Pour finir, on entend vaguement les deux femmes se promettre une nouvelle rencontre où Paulette livrerait photos et documents. Elle est morte entre-temps.

Pas de chance.

Je peux donc broder, comme on dit mentir. Je vais tisser une étoile à réchauffer mes mortes, composer

une histoire à me repeupler, pour épaissir mon sang
que l'absence du leur a rendu trop liquide, trop
rapide – un torrent tout fou où ne battent que ces
chiffres, plus jamais les saisons. Je vais inventer
leurs hivers et leurs printemps, ranimer leur souffle
éteint, repulper leurs lèvres aimantes dont j'aimais
tant les baisers.

C'est parti.

Je commence quand ma mère était dans le ventre
de la sienne.

COULOMMIERS

1

La scène se passe dans un café de sous-préfecture de Seine-et-Marne, un mois avant la mobilisation générale de ce qui devait porter plus tard le nom de Deuxième Guerre mondiale. L'établissement fait aussi ÉPICERIE-TABAC-CHARBON, il s'appelle Le Montana. Il est tenu par Émile et Charlotte Rapaille, mes grands-parents. Derrière le comptoir se tient une femme plus lourde du poids de sa faute que de l'enfant qui habite son ventre. C'est ma grand-mère. C'est Charlotte. Elle porte une robe boutonnée devant à l'imprimé défraîchi, ses seins trop lourds débordent du décolleté, elle a rassemblé ses cheveux noirs en une esquisse de chignon, de ceux qu'on fait à la hâte avec trois épingles et sans miroir ; elle a mal au dos et aux jambes, et s'étire en arrière, les mains sur les hanches, pendant que le café s'égoutte dans le porte-filtre entre deux rasades d'eau bouillante.

Il fait très chaud. Tableau prolo avachi dans la chaleur d'août et l'angoisse de l'actualité. Sensations poisseuses aux tempes, à la moustache, au creux des mains et sur les mazagrans. Guêpes flottantes

à la surface des Suze et des Guignolet, mouches suicidées en masse sur les serpentins de papier Tanglefoot. Les congés payés ont divisé par deux le nombre de clients ; Charlotte ne s'en plaint pas : moins de travail, elle peut même parfois s'asseoir quelques minutes en salle, poser ses fesses mafflues sur le banc de bois rêche, et se laisser étreindre entre les pinces de deux catastrophes annoncées : la naissance et la guerre. Alors son regard se fixe sur un nulle part couleur mal de mer, et dans ses yeux vert d'huître, on peut compter les vaisseaux qui ont pété. Larmes ? Fatigue ? Maladie ?

C'est souvent à ce moment-là, pendant ce répit qui ne repose rien, qu'on entend des sabots nerveux dégringoler l'escalier communiquant entre le logement là-haut et le café, et que, telle une tornade de vents toxiques, déboule Paulette, 13 ans, la fille de Charlotte, une future aînée désormais, stridente dans ses aigus, une paire de ciseaux ou un lacet à la main, de retour d'une lutte féroce contre l'ennui qui aura coûté ses moustaches au chat ou la vie à une souris. La tornade, grinçante et volubile, colonise sa mère, s'entortille autour de son corps depuis le chignon bancal jusqu'aux chevilles, où battent des cordons veineux gonflés par la chaleur. Avec des insistances de chauve-souris, elle harcèle le gros ventre où on commençait enfin à s'endormir. Charlotte s'extrait de sa torpeur, délaissant les catastrophes à venir pour ce présent catastrophique : la gosse qui a faim, qui va déranger la belote des clients, qui renversera le verre de lait, qui voudra passer derrière le bar pour tirer une pression, inondant le zinc de mousse

puante, qui fera exprès de bousculer sa mère dans l'espace trop étroit entre le comptoir et les frigos, et hop ! un coude dans le ventre, ping, oh ! pardon.

Paulette a eu son certificat d'études en juin, l'école n'est plus obligatoire, et Émile, son père, compte bien la soustraire à cette foutue mode des études dites supérieures, qui fait que toutes les filles se rêvent en institutrices, pour la coller en salle quand la fin de ces foutus congés payés aura ramené la foutue clientèle à l'usine, donc au Montana. En semaine le service du midi nécessite un extra ; avec Paulette si mignonne dans son tablier amidonné où le nœud-nœud tamponne son joli cul, plus besoin d'embaucher, l'affaire restera en famille. Paulette l'a bien compris, en bonne fille à son papa ; alors la gargote, c'est déjà son royaume ; et la baleine fatiguée en robe à fleurs qui y circule hébétée du matin au soir comme une vieille reine malade n'a qu'à rester à l'étage, avec les restes du chat et les corbeilles de linge sale qui débordent.

« Viens m'aider à plier les serviettes. » Charlotte détache la gamine de son corps comme on arrache une tique, et se dirige vers l'arrière-salle, où un gros bahut massif rapporté des colonies par un cousin lointain, abrite tout le linge. Il y a bien longtemps que Charlotte a renoncé à chercher à savoir ce que pouvaient bien représenter ces motifs compliqués sculptés dans le bois sombre, arabesques grimaçantes, rosaces mystérieuses, serrures bizarres, clés dorées comme celles des malles aux trésors qu'elle a vues dans les illustrations des livres de Monsieur Jules Verne. Ce meuble lui a toujours inspiré une

peur irraisonnée en même temps qu'une exotique fascination. Elle se penche péniblement et ouvre la porte de droite, toujours étonnée par la densité du bois, comme si un esprit sauvage était logé dedans, et à défaut de merveilles orientales n'en retire qu'une pile de serviettes à carreaux rouges et blancs en cotonnade grossière. La gosse, qu'elle croyait sur ses traces, a bifurqué vers les genoux de Marcel, l'habitué, le poivrot, le couperosé, qui attendait ce moment, qui n'attendait que ça : la p'tite Paulette sur ses genoux, qu'a bien grandi pendant ces vacances, qui sent l'herbe coupée et la sueur aigrette des prépubères. Charlotte renonce à gronder sa fille, et fourrage dans le coffre, essuyant au passage le voile de transpiration qui perle à son front. À moins que ce ne soit une larme, ou un filet de morve. Elle soupire plaintivement en entendant le bruit sec des deux sabots tombant sur le parquet, parce qu'elle ne touche pas terre, Paulette, quand elle est perchée sur la cuisse à Marcel. « Va chercher les dominos, cocotte, on va faire une partie. » L'après-midi s'étire dans le café désert, cliquetis des dominos sur le bois verni, silence des mains de Charlotte écrasant les arêtes du tissu comme on plie des faire-part de décès. Bientôt Émile va descendre de sa sieste, chacun sait que l'atmosphère va basculer, et chacun goûte sans l'avouer les dernières minutes comme avant l'orage, où l'on perçoit encore finement la paix géorgique, le scintillement d'une mouche poudreuse dans le contrejour, au loin un tracteur, l'odeur de miel d'une charrette qui vient de passer, chargée de regains.

Et effectivement, Émile apparaît. Ou plutôt sa voix le précède. Une sorte de ronchonnement tectonique, remâché dans sa bouche épaisse, qui dévale l'escalier comme une coulée de lave grondante. Émile est une éruption permanente de colère, l'incarnation du ressentiment, de la bêtise et de l'envie. Quand Charlotte entend cette voix, quand elle pose ses yeux sur cette silhouette, elle repense à sa mère murmurant à son oreille dans la cuisine de Vaudoy : « Ne va pas épouser ce butor ! » Butor – Stentor – Terminator.

Paulette lance un « Papa ! » strident tandis qu'elle quitte sa chaise avec fracas, bousculant la table où l'alignement des dominos s'effondre avec un bruit de mortier. Elle se précipite sur Émile et vient tirer tous les poils de son père : sourcils, moustache, thorax. Elle chatouille ce corps imposant, chahute ces chairs lourdes et puissantes ; elle espère avec une exaltation inavouable que vienne bientôt la bourrade paternelle qui l'enverra valser dans le décor. « Vas-y mollo, Émile, c'est quand même ta gosse, ce moustique ! »

Émile, l'œil sombre, la face haineuse, comme sur les dessins qui décrivent le Thénardier des livres de Monsieur Victor Hugo, s'avance dans la salle. Poum poum les gros sabots. Paulette a valsé dans le décor, et glousse de plaisir...

« Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? »

Et c'est parti ! Des tombereaux d'injures se déversent. On dirait comme dans le conte où la méchante

princesse est condamnée à voir sortir de sa bouche des bataillons d'animaux répugnants chaque fois qu'elle parle – des crapauds, des araignées, des vipères. Émile éructe : la facture de charbon, le cadavre du chat, son caleçon même pas raccommodé. Les fournisseurs ? Des escrocs ! Le président ? Une lavette ! Et ces Boches, y a qu'à les zigouiller jusqu'au dernier ! Tout y passe.

« Jusqu'au curé qu'est venu m'emmerder ! »

Aboiement ultime, avec regard appuyé sur le gros ventre de sa femme.

Sous la tempête, les yeux de Charlotte semblent perdus dans le vague, comme on dit. Mais à y bien regarder, ils fixent le dossier d'une chaise vide, non loin de celle de Marcel. C'est celle d'un autre habitué. Il est en vacances avec sa famille. Il s'appelle Fernand. Fernand est mon grand-père. Ce n'est pas ce qui est écrit dans mon livret de famille. Je le sais depuis peu. C'est le scoop du dictaphone.

Mais combien sont-ils, ici, dans cette scène de café, à savoir que le ventre de la patronne n'abrite pas l'enfant d'Émile ? Qui sait l'adultère, le flirt avec Fernand, la déroute conjugale des tauliers ? Qui connaît les bleus sur le corps de Charlotte ?

Tout le monde ?

Tout le monde sans doute...

Après avoir déchargé sa première salve assassine, le patron glisse sa panse terrible derrière le

comptoir et se sert un tord-boyaux. Il est 17 heures dans l'août qui précède la guerre ; à 21 heures il ronflera volcaniquement, version nocturne des colères diurnes. Entre-temps il aura fini la bouteille, joué du ceinturon sur tout ce qui bouge, et avalé comme un goinfre les restes du lapin. Ce lapin-là, c'est Paulette, pour la première fois, qui l'aura cuisiné de A à Z. Le saisir dans le clapier, l'égorger avec le couteau de papa, presser sa vessie pour le faire pisser avant de laisser s'écouler le sang, le dépiauter, le vider – chaleur des viscères, odeur jubilatoire des entrailles fumantes –, le faire mariner dans la grande jatte remplie de vin rouge, oignon, laurier. Sacrée gamine. Bonne à marier. Une consolation.